

**Iris Jouanne & alii**

# **Est-on sérieux quand on fait dix-sept rêves ?**

**Nouveaux fragments retranchés de *Vieille ou Nouvelle Aventure***



**Récits de rêves recueillis et compilés par le  
Groupe Surréaliste du Radeau**

Les Presses du Radeau

22 avril 2025

**CC BY-NC-SA** (certains droits réservés, mais toute diffusion non commerciale encouragée)

En couverture : John William Waterhouse, *Le Sommeil et son demi-frère la Mort* (1874)

<https://les-presses-du-radeau.over-blog.com/>

## Avant propos :

Depuis la parution récente, en deux volumes, des récits de rêves recueillis et adaptés par la poétesse Iris Jouanne sous le titre *Vieille ou Nouvelle Aventure* (les Presses du Radeau, 2024), parution qui incluait un tome entier de « rêves retranchés », et où était envisagé la découverte future d'autres fragments de ce genre, les Presses du Radeau ne s'attendaient pas à découvrir des fragments si vite. Il semble que la parution de *Vieille ou Nouvelle Aventure* ait interpellé un correspondant ou une correspondante des Presses, lui ait rappelé l'existence d'un manuscrit rare en sa possession, et que cette personne soit passée par l'intermédiaire du « scribe » Élisée Mérange, le compilateur de l'Histoire et des histoires tournant autour de l'Espace Autogéré du Radeau, de ses Presses et de son Groupe Surréaliste.

Ces nouveaux récits de rêves, très bruts, en apparence quasiment pas retouchés, et c'est peut-être vraiment le cas, cachent bien des mystères. Ils éclairent *en aval*, et de façon explicite et revendiquée, la poésie du Groupe Surréaliste du Radeau, sous son pseudonyme collectif de Camille Contrais, éclairent les sources d'images sur lesquelles les membres du Groupe ont commencé à réfléchir dès les environs de 2014. Mais *en amont* ils cachent bien des histoires que le « scribe » Élisée Mérange se chargera à l'avenir d'éclaircir.

Ainsi cette suite onirique, si elle ne date pas entièrement de 2016 (et d'ailleurs tous les rêves ne sont pas datés), se ressent du contexte du printemps social de cette année-là. Elle est également en partie ancrée dans le terroir de Funaire, la ville du Nord (à ne pas confondre avec la ville homonyme d'Ardèche, ni avec les multiples doubles fantastiques que les légendes de cette dernière, mais peut-être aussi de la première, inspirent à

Camille Contrais<sup>1</sup>) où ont grandi Iris Jouanne, son cousin Tristan Louvienne et leurs amie Juliette Ferrier que vous retrouverez dans ces pages après l'avoir découverte sous pseudonyme transparent dans *Vieille ou Nouvelle Aventure*. À l'époque de son récit Tristan Louvienne vit encore à Funaire dans la communauté utopique de Port-aux-Saules, où avec sa compagne Anaïs Aubrande ils bricolent du folk rock voire du folk black metal anarchiste (!)<sup>2</sup>, et la communauté joue également un rôle central dans le printemps social avec le lancement de la webradio John Silver FM, la *radio pirate des Naufrageuses et Naufrageurs du monde autoritaire*. Juliette, elle, est connue du réseau militant du Radeau comme « infiltrée », par son travail plutôt haut placé, au sein de la mairie de la grande ville que le G.S.R. nomme « Métropolitaine » et dont Funaire est une banlieue.

Certains des pseudonymes que vous découvrirez ou redécouvrirez sont utilisés sur John Silver FM. qu'ils lui soient réservés ou non. Les lecteurs de *Vieille ou Nouvelle Aventure* retrouveront, outre le trio d'amis funairien, la nommée Guenièvre, sans que l'identité de cette dernière, comme bien d'autres au sein de ce projet, ne perde de son mystère impénétrable, en dépit du fait qu'il existera des traces de son passages discret, ainsi que d'autres figures de *Vieille ou Nouvelle Aventure*, sur John Silver FM, qui à l'image du réseau Radeau brassait énormément de monde et pas seulement un noyau dur militant ni un gratin artistique. Parmi les « nouvelles têtes », hors *Vieille ou Nouvelle Aventure*, Orajumeaux est le pseudonyme d'un autre résident régulier de Port-aux-Saules, Sidy Diabaté, l'un des plus jeunes musiciens du réseau du Radeau, débarqué adolescent et sans papiers du Mali et encore lycéen en 2016, figure d'artiste populaire résistant à une oppression sociale particulièrement dure ; Kahina est le pseudonyme de conteuse d'une certaine Naïma Belkacem ; Gelde Zora cache Zoé Péquemar, pilier du G.S.R., qui livre ici un des secrets poétiques de Camille Contrais, comme le fait Nadia Batignolles alias Nadiamante, membre plus discrète et néanmoins régulière du Groupe, partie pour un grand tour du monde après 2014<sup>3</sup> ; une autre rêveuse ici sous pseudonyme transparent est connue sous son vrai nom de de Ludivine Roussel, la plus

---

1 Voir le recueil-concept *Contes & légendes de Funaire, de la Hantanie et du Congoin* (les Presses du Radeau, 2021) (N.d.E)

2 Le groupe A Child Founded in the Woods a déjà été évoqué aux Presses : voir les annexes des recueils-concepts *Les Quarante voyages de Jacques et Amélie* (les Presses du radeau, 2021) et *Contes & légendes de Funaire, de la Hantanie et du Congoin* (N.d.E).

jeune autrice des Presses du Radeau historiques, où cette petite-cousine d'Iris Jouanne publie son premier recueil de contes en 2015, à l'âge de onze ans, et le deuxième l'année suivante. Mais la série de rêves s'ouvre également à des personnes étrangères au monde de l'art, de la littérature et du militantisme, mais pourtant poètes et révoltées. Ainsi d'une famille ouvrière funaيرية, amie de Tristan, les Varos, comptant le grand-père Rodrigue, ouvrier chemineau à la retraite, sa belle-fille Gaëlle, infirmière, et leurs enfants et petits-enfants Arthur et Louanne, dont le père est au front à l'étranger. C'est par les yeux d'une enfant que vous découvrirez d'autres personnalités funaيرiennes, comme Christophe et Valérie Pinson, et il est utile de préciser avant lecture que les machines fabuleuses du premier ne sont autre chose que des œuvres d'art.

Cet arrière-plan réel est susceptible d'expliquer, bien mieux que celui encore nébuleux de *Vieille ou Nouvelle Aventure*, mais en restant sans doute voué, et c'est tant mieux, à laisser des parts d'ombre, comment, tout comme dans le même *Vieille ou Nouvelle Aventure*, ces rêves individuels peuvent s'entremêler, comme le font ces autres expressions individuelles de l'inconscient que sont les poèmes signés collectivement Camille Contrais.

On le voit, le « scribe » Élisée Mérange a du pain sur la planche. Que ceci n'intimide pas la lectrice ni le lecteurs de ces récits de rêves : que l'arrière-plan reste donc un mystère, que ces dix-sept rêves restent autonomes, et que la lectrice, le lecteur endorment leur raison pour s'enfoncer au Pays des Songes.

---

3 Les références des poèmes ainsi dévoilés seront consultables en annexe (N.d.E).



**Est-on sérieux quand on fait dix-sept rêves ?**

**Nouveaux fragments retranchés de *Vieille ou Nouvelle  
Aventure***



La caverne aux chauve-souris revint souvent dans mes rêves d'adolescence, au moins trois fois pour ce dont j'ai pu garder souvenir.

Inspiré par la relecture, qui fut aussi une bouleversante retrouvaille au fond d'un carton de déménagement, de mon livre de vulgarisation préféré sur les *mondes souterrains*, la caverne aux chauve-souris n'avait rien d'autre d'extraordinaire et de magique, et c'était pourtant une magie puissante, que son nom et son identité, dans toute la force leur simplicité et de leur limpidité : *la caverne aux chauve-souris*.

Sa situation dans la géographie de mes rêves n'en était pas moins extraordinaire. Sa première apparition la situait aux abords d'un village en ruine, lui-même pris entre une rivière et une profonde forêt se poursuivant sur la berge opposée. Je crois qu'alors des spéléologues l'exploraient, équipés comme pour une expédition dans les profondeurs alors qu'ils débarquaient à peine du plein jour.

Un autre rêve précisait la situation de cette caverne : au cœur sauvage du Canada, que je n'explorait d'abord que par un beau livre d'image, mais les livres rêvés de manière générale, comme les films, pouvaient devenir bien plus réalistes au cours d'un de mes rêves, jusqu'à me permettre de m'incarner dans leur intrigue ; les illustrations de ce livre, en pleine double page, sans textes, d'un trait très graphique et épuré, me montraient, en une perspective impossible, une plongée ni vraiment verticale ni vraiment oblique, et même imprégné parfois d'horizontalité, de profondes futaies de conifères entrecoupées par les bras d'un réseau de cours d'eau aux flots blancs. Sur ceux-ci naviguaient les pirogues de trappeurs en vêtements et toques de fourrure, tandis que sur les rives les forêts étaient peuplées d'ours, visibles contre toute logique entre les arbres qui n'en cachaient rien et au prix d'anomalies de proportions.

Dans le dernier rêve nocturne dont je garde souvenir, ce fut à mon tour d'explorer la caverne aux chauves-souris. Je vivais une aventure en la commençant curieusement sous forme de livre illustré. Le réalisme des

illustrations en pleine double page, sous le texte que mon inconscient comme à son habitude ne cherchait pas à lire, me permettait de reconnaître toute ma bande d'amis, moi compris, les garçons avec qui je passais mon temps à traîner en classe de seconde. Nous étions penchés au-dessus d'un trou rond creusé au flanc d'une petite colline, au sommet de laquelle se dressait un château fort à l'architecture la plus rébarbative qui soit, taillé en cube, mais avec pour nuance que la face du cube tourné dans notre direction était peinte d'un rose éclatant.

Aucun garçon n'était en mesure de relever le défi d'explorer ces profondeurs. Ce fut donc la jeune fille de la bande qui se révéla la plus audacieuse, la seule à descendre dans le monde d'en-bas. Au terme d'une marche que j'imagine longue et dure, mais qu'il suffisait au rêve d'évoquer d'une seule image, le long de la rive gauche d'une étroite rivière souterraine enserrée dans un boyau tout aussi étroit, je débouchai à la lumière du jour dans une ravine qui était le lit très encaissé de cette rivière, et devinez quoi ? elle se jetait dans une autre rivière forestière bien connue, après avoir traversé des ruines tout aussi bien connues. J'arrivai au lieu magique, la caverne aux chauves-souris ! Cette exploration le rêve encore une fois se contentait de l'évoquer comme une image, une impression : le réalisme, le sensations brutes au fond de la chair, ne m'ont jamais manqué dans mes rêves, qui restent de toute façon les créations d'un cerveau citadin.

Je crois qu'il me reste à raconter un quatrième et dernier rêve, bien qu'il faille plutôt l'appeler éveillé, mais pas tout à fait une rêverie consciente, encore que tout à fait inconsciente, cela reste à voir : le poème que j'offris au collectif Camille Contrais, *Légende déchiffrée sur un rouleau de verre*, dans le recueil *La Mort du pinson chevalier*, poème où resurgit une nouvelle fois, au détour d'une phrase, mêlé à un foisonnement d'autres images mentales, et n'était-ce pas sa vraie magie, n'était-ce pas resurgir des profondeurs de la terre ? l'éternelle caverne aux chauve-souris.

Nadlamante, 2014

## II

Un ministre de la culture pas comme les autres vient de mourir. De qui je parle ? De nul autre que du chanteur Alain Souchon. Il a glissé dans sa salle de bain et s'est brisé les cervicales. Alors que dans la vraie vie je ne nourris moi-même aucune illusion quant au nouveau gouvernement socialiste, dans ce rêve la France en deuil a le sentiment d'avoir perdu un ministre plus sympathique que les autres.

Avec une amie, nous sommes présentes sur les lieux, dans la maison qui n'a rien d'un palace car elle ressemble plutôt à la maison modeste de quartier résidentiel où j'ai grandi avec mes parents profs ; nous y sommes alors que non seulement les secours sont encore là, quelque part dans la maison, mais aussi sur place, dans la salle d'eau, devant son lavabo, le cadavre de l'infortuné (que peuvent donc faire les secours ? il semble qu'ils doivent, selon les lois du rêve, nous laisser recueillis, veillant sur l'ami de notre enfance).

La maison est pleine de prodiges, parfois d'une bizarrerie macabre, dont hélas je garde des souvenirs trop vagues au réveil ; c'est en tout cas dans le ciel, par une vue de l'esprit, que je vois passer la machine volante inventée par le ministre chanteur, une machine à la Léonard de Vinci, mais utilisant, sur sa cabine de carrosse, de grandes aiguilles magnétiques mobiles en guise d'ailes et de seuls moyens de propulsions, comme dans mes brouillons adolescents de pastiches de vieille science-fiction à la Jules Verne. Cette résurgence restera dans un coin de ma tête en arrière-plan du rêve, comme nous allons le voir.

Et ce n'est pas non plus dans la maison du chanteur, mais à travers toute la ville de Lille, que je visite son empire financier. Il faut éclaircir ici la référence cinéphile qui est le pivot du rêve.

Il s'agit d'un moyen-métrage très drôle de Benoît Forgeard, *Belle-Île-en-Mer*, que j'avais découvert quelques mois avant ce rêve, au cours de la même année 2012, dans une version écourtée au sein du long-métrage à

sketches *Réussir sa vie*, avant de le redécouvrir en version complète sur le DVD de ses courts et moyens-métrages que le cinéaste vient de faire paraître ce printemps. Ce petit film montre le chanteur, incarné par un acteur pas très ressemblant, ce qui est déjà drôle, prendre son son aile le jeune Greg, qui a déserté son stage au service d'un odieux vendeur d'alarme, avant de rentrer ironiquement par effraction dans la luxueuse villa de l'artiste sur la fameuse Belle-Île-en-Mer, et de se faire de la sorte embaucher comme homme à tout faire, une graine de chansonnier-poète comme vous vous en doutez. Le chanteur fait visiter à son jeune ami ses résidences secondaires, qui portent toutes les noms de ses chansons : ainsi *Bidon* est le nom de sa première cabane de pêcheur.

Dans mon « remake » onirique, le chanteur a nommé ainsi son empire de bistrots lillois. Le *Bidon*, petit bar sans prétention, ouvre les marches de ce petit empire à l'entrée de Lille, une entrée qui dans la réalité correspondrait plutôt à sa sortie, aux derniers pâtés de maisons, rejetés de l'autre côté du périphérique, à l'entrée de la commune limitrophe de Loos, du quartier de Faubourg de Béthune.

Les bars se suivent et se ressemblent, trop peu intéressants pour que le rêve les détaille, mais très vite, avant même que l'on s'enfonce au cœur de cette Lille alternative, l'un d'eux sort du lot. En réalité, je n'en vois que la grande affiche publicitaire. Elle montre, sur une toute petite place cachée entre des toits très serrés et enchevêtrés de petites maisons, une authentique girafe vivante et debout : les tables de bois et les chaises, où des buveurs sont déjà attablés, sont dressées sur de très hauts pieds, de façon à entourer l'animal presque à la gorge. Concept original pour un bistrot !

Mon périple me mène fatalement dans des quartiers plus branchés du centre, notamment la Rue de la Soif que je déteste, la Rue Solférino avec ses bars à thème et discothèques pour étudiants en commerce. Mais même là le chanteur, ministre et entrepreneur a joué de sa baguette magique : un club dont je ne me rappelle même pas le nom réel en ce moment de veille où je raconte le rêve, situé à un carrefour en épingle à cheveux, a pris le nom de *Navi* ou *Navis*, réminiscence explicite du film *Avatar*, que je déteste aussi, mais ce nom affiche la thématique du bar : la science-fiction. La fresque sur la façade, à moins que ce ne soit une surimpression d'image purement mentale, me montre une libellule géante, bien plus grande encore que la *Meganeura* de la Terre du Carbonifère, qu'elle m'évoque immédiatement, figé dans son vol par-dessus la végétation rouge vif d'une planète où je crois que tout jusqu'au ciel même est rouge. Je ne sais si

*Navi* ou *Navis* désigne l'insecte ou la planète, mais le mot me suggère forcément l'idée d'une navigation.

Alors ce bar à thème fait digresser le rêve sur une authentique intrigue de science-fiction, se déroulant sur la planète rouge qui s'appelle peut-être vraiment *Navis*. J'assiste à l'odyssée d'un couple de créatures d'aspect vaguement dinosaurien : une femelle à l'air de cératopsien et aux écailles sombres, un mâle jaune à la tête sphérique et au bec corné, sur un cou court. S'il s'agit bien là d'une autre réminiscence cinéphile, celle du dessin animé de Don Bluth, *Le Petit dinosaure et la vallée des merveilles* (connu sous le titre officieux de *Petit-pied* au sein du fan-club que je formais avec les deux cousins restés mes amis), cette réminiscence puise très profondément dans mes souvenirs : c'est un premier souvenir très déformé, à six ans au plus tard, des premiers visionnages, qui me faisait voir le sauropode Petit-pied sous les traits de cette créature, qui ne ressemblait même pas à un « long-cou » à petite tête, et dont la peau jaune relevait encore bien davantage de l'hallucination (celle de Petit-pied est plus proche du violacé d'après mes souvenirs plus fiables).

Ces deux créatures de mon rêve mènent leur grand voyage à travers la planète rouge, où même l'air est aussi rouge que la végétation, sur une machine volante assez proche de celle inventée par notre chanteur, et qui en ferait surtout l'ancêtre le plus crédible : on passe, en transposant un même principe technique, du rétrofuturisme inspiré de la Renaissance à un autre inspiré de la préhistoire (je crois qu'en jargon on dirait : du *clockpunk* au *stonepunk*). La machine de nos deux extraterrestres est constituée de deux grandes dalles de pierre superposées, semblables à celles des dolmens, séparées par des colonnettes faites de pierre d'aimant, à moins que ce ne soit, au risque de casser la belle idée *stonepunk*, des électro-aimants plus modernes, mais je crois que cette machine volante n'utilise ni mécanisme ni électronique, et il est certain en tout cas qu'on n'y voit ni ailes, ni hélices, réacteurs, voiles, avirons ou gouvernails, et son fonctionnement est mystérieux : ses deux pilotes, juchés sur la dalle supérieure, ne la dirigeraient-ils pas par la pensée ?

Puis cette odyssée de science-fiction cède la place à sa propre transposition réaliste, terrienne et contemporaine, et celle-ci boucle une boucle du rêve en nous ramenant à Lille. Un jeune couple très amoureux roule en voiture depuis le périphérique en direction de la Capitale des Flandres où ils comptent s'installer. Tous deux sont d'origine maghrébine, mais ils restent mal assortis socialement : le jeune homme, sans grande beauté mais débordant de charme et de gaîté, vient de la frange prolétaire

des descendants d'immigrés, tandis que la jeune femme, plus belle et charismatique, mais d'une grande simplicité de manière et tout aussi gaie, vient de la frange qui a réussi, et sa famille est hostile à leur amour. Ils n'en ont cure : ce très romantique épisode final du rêve s'achève lui-même en chanson, une chanson du jeune homme où il clame, sans colère, sans se départir au contraire de sa gaîté, vouloir vivre leur amour contre toutes les conventions sociales. C'est charmant comme du Souchon.

Giulettina, 2013.

*Post-scriptum* : ce rêve, garanti antérieur à 2016, même pas influencé par une quelconque annonce de projet cinématographique, s'est révélé visionnaire : au tout début de cette même année 2016 sort le premier vrai long-métrage de Benoît Forgeard, *Gaz de France*, qui montre un chanteur pop du nom de Bird, interprété de façon toute véridique par Philippe Katerine, devenu un calamiteux Président de la République, et par là un agent d'anarchie qui ne peut qu'être sympathique lui aussi, capable par simple incompétence de déclarer la guerre aux banques et de faire croire à la fin du monde.

Cette prémonition n'est pas si étonnante : le cinéaste n'a fait que suivre le fil de ses marottes d'un film à l'autre. Ce n'est pas la seule fois où j'ai anticipé l'inspiration d'un artiste dont j'aime l'œuvre : à ce titre je peux placer sur un pied d'égalité un rêve et l'élaboration consciente d'un article de blog littéraire.

Je crois que Forgeard et moi sommes d'accord sur ce qu'est la *real politic*.

### III

Je vivais des aventures dans un mouchoir de poches.

Il y a au cœur de Funaire, département du Nord, un square en forme de rectangle très allongé entre quatre rues, cerné d'arbres et de parterres de fleurs et de gazon mais dont la plus grande partie, au centre, n'est que cailloutis rouges... c'est du moins la forme un peu triste sous laquelle je l'ai toujours connu avant les travaux d'aménagement aussi récents que bénéfiques, parmi les rares bonnes idées de la Funaire en cours de gentrification, et c'est sous cette forme ancienne que mon rêve en a figé le souvenir. Bref, ce n'est pas a priori l'aventure. Mais dans mon rêve, ce parc recouvert par la neige, bien que je l'ai rêvé ainsi au printemps, prenait la proportion d'une Sibérie *sans même changer de taille*, par une magie commune aux rêves et aux jeux d'enfants, celle du sésame : *on disait que...*, et par la seule ampleur de la quête que nous menions dans ce mouchoir de poche. En compagnie de quelques amis du réseau militant, d'un groupe de black metal roumain dont l'identité n'est pas certaine, et d'un couple de femmes-oiseaux unies d'un amour tendre, nous sommes sur la piste d'un garou sous sa peau de loup, dont nous suivons les empreintes, à ce fauve perdus, comme à travers les steppes dans un square minuscule entre quatre rues d'une toute petite ville de province.

Dés lors le rêve, un long rêve à épisode, digresse suivant les rails d'une obsession pour le rock et notamment le metal. Je rencontre Ihsahn, ex-Emperor, dans une maison délabrée qu'il squatte seul dans des conditions misérables, dans un lieu impossible où se confond le bord de mer et le bâtiment singulier, dans un bloc HLM du quartier des Pervenches, qui abrite le centre social de Funaire, soit un lieu à des dizaines de kilomètres de la mer. Je me rend en journée, dans la grande ville dont Funaire n'est que la banlieue, dans un petit cinéma associatif que je connais, pour le découvrir transfiguré en un lieu qui n'a pas la moindre pierre de commun, une luxueuse villa derrière des grilles, où une bande de hippies s'adonne à la drogue et au sexe : je le sais car j'ai pu y entrer comme dans un moulin, et j'y suis passé très rapidement, comme si je ne

goûtais pas l'ambiance. Puis les digressions rock épousent le fil d'une série télé, ou de comics, ou les deux, qui a pour héros les musiciens de la scène blackgaze française, notamment Neige, chanteur d'Alcest, et Fursy Teyssier, chanteur des Discrets. Je discute au comptoir avec un ami des scénarii passionnants que promet la dernière saison, où Fursy Teyssier s'est engagé comme tueur de vampires, sans se douter que son ami Neige est lui-même devenu vampire.

À partir de cette mise en abyme le rêve digresse dans des scénarii stupides, où je retrouve en Thaïlande mon père, qui n'y a jamais mis les pieds, et devient l'un de ses bras droits dans le réseau de trafic d'organe qu'il dirige avec une bande d'hommes et de femmes depuis un maquis au cœur de la jungle, tout en jouant double jeu avec l'équipe du super-héros Batman, chargé depuis les États-Unis de démanteler ce même réseau.

Il est temps que le rêve revienne à de meilleurs scénarii : la fresque onirique du printemps social actuel, dans le double onirique de cette grande agglomération dont Funaire n'est qu'une petite partie. En somme le rêve reprend un très vieux feuilleton, sa dernière saison sociale s'insérant dans la grande geste de la métropole métropolitaine de mes rêves.

Le mouvement social du rêve, même réduit à sa dimension urbaine, n'est pas qu'une suite de promenades digestives deux après-midi par semaine, et jamais ne sont moins séparées la Nuit Debout et les blocages de raffineries : il s'agit d'une ébullition constante de la grande métropole et en quelque sorte d'une présence qui la hante, d'un bout à l'autre, jusque dans la nuit et ses spectacles de haute culture qui semblent toujours du côté des insurgés, jamais des institutions.

La ville est plus belle que jamais : je la trouve déjà incroyablement belle et verte dès la sortie de Funaire, où je devrais normalement ne voir que le centre hospitalier de Métropole, en l'occurrence ouvert dans sa perspective jusqu'à des quartiers du centre situés normalement à des kilomètres de là, dans le centre et la Vieille Ville. Celle-ci est magnifiée dans son architecture flamande, dans ses couleurs, des espaces impossibles séparent les bâtiments, les perspectives elle-mêmes sont impossibles, il se crée un sentiment d'espace et de liberté mais tout en ménageant le secret. Tout l'aspect commerçant de la Vieille Ville semble évaporé comme un fantôme, mêmes s'il reste des commerces, qui n'empêchent pas d'habiter ces quartiers au lieu de seulement consommer, et les manifestants sont chez eux dans ce quartier ou leur seul *passage* devrait à peine être toléré.

Ailleurs des réunions qui doivent être militantes, culturelles, conviviales, tout cela et bien d'autres choses à la fois, dans tous les cas

libres et sauvages, se tiennent sur des terrasses pavées de rouge autour d'arrêts de métro que je trouve magnifiques, alors qu'il s'agit de la hideuse ville nouvelle universitaire où j'ai fait mes études.

Un de ces soirs, alors que l'insurrection ne semble pas s'être éteinte, comme si chacun rentrait chez soi après manif, et sans rapport non plus avec la Nuit Debout, cette nuit nous assistons entre amis à un spectacle, au sein d'une cour intérieure qui est aussi un grand square, où on projette sur un grand écran blanc, sur le mur du fond, des ombres chinoises qui semblent aussi végétales que celles des arbres du parc.

Au cours de la nuit nous nous rendons en métro tout au bout de la banlieue nord, pour finir la soirée autour d'un verre dans une cuisine et dormir sur place. Des volets ferment la vitre du métro ; l'un d'eux s'ouvrent soudainement, et nous voyons de l'autre côté, depuis un métro aérien qui ne paraît pas surplomber ces splendeurs, bien au contraire, nous voyons dans la nuit des pentes couvertes d'une flore ou d'une faune zoophyte à l'aspect sous-marin, qui brille comme le feu à travers les ténèbres.

Tristanier, 2016

## IV

Je me rend à pied en ville, je ne sais plus pourquoi. Au milieu de Funaire, près du grand square aux cailloutis rouge en face de l'école maternelle, je croise mon ami Tristan sur son vélo. Il m'avertit qu'il y a un manif en centre-ville. La poisse ! Je ne tiens pas à revivre l'événement de la semaine précédente, quand je me suis retrouvé par hasard sur le parcours de la manif et que j'ai été poursuivi par les CRS. Je parle d'un événement de la vraie vie, bien sûr.

Je continue quand même mon chemin. J'arrive au CHR : celui-ci est devenu magnifique, sans que je puisse dire pourquoi, c'est lui et ce n'est pas du tout lui en même temps, il a un petit quelque chose d'une cité fabuleuse du futur. Je vois un grand crochet ou une boule où je ne sais pas quoi d'autre de bizarre qui se balance ou qui coulisse au bout d'une énorme chaîne qui pend elle-même à je ne sais quoi, au ciel peut-être ?

Je rentre dans un grand bâtiment : à l'intérieur, c'est éclairé par de grandes fenêtres à treillage comme dans un château ou un musée. Le sol est couvert de savon blanc, au milieu duquel est creusé une sorte de grande mare qui occupe presque toute la pièce. Plein de gens, dont certains que je connais, se tiennent sur les berges en savon blanc et essayent de ne pas glisser dans l'eau. Moi aussi, je me retrouve à faire comme eux, et c'est désagréable.

Finalement, je m'échappe miraculeusement et je rentre par une porte dans le mur opposé aux fenêtres. La porte donne sur un vrai labyrinthe de pièces qui semblent servir à la fois de musée, de dépôt de meuble et de débarras. Je repère une version bizarre et fantastique d'un canevas de ma tante, une version dont je me souviens trop vaguement au réveil pour donner des détails. Dans une pièce qui semble un dépôt de lits, je suis gêné d'entrer parce qu'un jeune couple s'embrasse au fond de la pièce, sur un des lits. Je m'éclipse discrètement, je crois, sur la gauche.

C'est une malédiction ! Mon voyage, qui est comme un voyage souterrain, m'a mené en plein centre-ville, sous un porche qui n'existe pas,

au milieu d'une grande rue piétonne et pavée qui prend la place d'un plus grand boulevard à voitures, et devant moi déboulent des manifestants, parmi lesquels je reconnais certains amis de Tristan, et derrière déboulent les CRS. Je me sauve par l'autre ouverture du porche, qui donne sur la Grande Place.

J'ai l'impression d'avoir semé les manifestants et les CRS, alors que je ne suis pas si loin dans le centre-ville. Je vois, contre toute attente, mon frère, ma belle-sœur et quelques-uns de leurs amis en terrasse d'un bar. Ma belle-sœur me fait signe de les rejoindre.

L'endroit est étrange et magnifique. La terrasse de bar elle-même est sans âme, avec sa tonnelle de plastique blanc comme en bord de mer. On aurait donc la mer dans notre ville ? Mieux : la montagne, dans la région la plus plate de France, en plein Nord-Pas-de-Calais ! De l'autre côté du trottoir d'en face, la terre plonge en à-pic vers une grande vallée boisée, et c'est de l'autre côté que se dresse une montagne. Je m'imagine que c'est le soleil, très orange alors qu'il n'est pas si bas dans le ciel, je dirais quatre heure de l'après-midi en ce printemps où je rêve et raconte ce rêve, ce soleil qui me fait penser, je ne sais pas pourquoi, à un soleil de minuit comme dans le Grand Nord, et dans le rêve il est possible que c'en soit vraiment un, que c'est ce soleil donc qui fait apparaître la vallée et les montagnes à travers la terre, comme des rayons X améliorés.

Je me détend avec la famille et les copains, à cette terrasse. Je me dis que j'ai définitivement semé les manifestants et les CRS. Mais quand même, une part de moi n'est pas tranquille.

Rodrigal, 2016

## V

Le parc de Funaire, ni le tout petit aux cailloux rouge, ni le grand avec la réserve ornithologique, mais le moyen-grand, le parc de loisir et de nature.

Normalement, ce parc ferme avec la nuit. Mais cet hiver, en février, il y a pas longtemps avant le rêve au début du printemps, des guirlandes de lampes dans toutes allées lui permettent d'être ouvert la nuit. Il a neigé comme du temps de Maman, c'est devenu rare. C'est l'aube ou le crépuscule, je saurais pas trop dire, et il y a énormément de monde dans le parc. On est près du kiosque en bois où on peut s'asseoir en promenade, à un virage, au pied d'une butte surmontée d'arbres. Juste à côté de ce kiosque il y a une mare qui n'existe que dans le rêve. Elle est gelée, la glace est assez solide pour qu'on puisse patiner, avec d'autres enfants, sous le regard des adultes. Pourtant la mare est toute petite est la glace est bosselée en des sortes de longs plis. Elle est épaisse mais transparente, et à travers, on voit des algues et des poissons magnifiques de toutes les couleurs comme dans les mers des Tropiques.

Qui-sort-l'épée, 2016

## VI

Les rêves de mon enfance et de mon adolescence, et jusqu'à maintenant, dont le réveil était le plus frustrant sont ceux qui me faisaient avaler des coulevres scientifiques, mais en les faisant passer pour des réalités qui allaient de soit et semblaient d'une simplicité élémentaire.

À l'époque du lycée, quand je lisais encore des revues de science pour ado, et qu'à l'époque on voyait aux infos des femmes androïdes à la pointe de la technique japonaise danser avec des diplomates, un numéro rêvé me vendait un reportage photo sur les robots, qui étaient devenus intelligents comme dans la science-fiction, et qui se battaient dans des arènes comme des gladiateurs. Mais c'était aujourd'hui et pas dans le futur, et c'était l'actualité journalistique de la science et pas de la science-fiction ! Mais dix ans plus tard, je me dis que ce ne sera bientôt plus le cas.

Dans le rêve le plus récent à suivre cet esprit, celui d'il y a quelques semaines, qui est le principal que je vais raconter, j'ai retrouvé deux copines de lycée pro que j'ai perdu de vue à l'époque de mon école d'infirmière. On est bizarrement dans la chambre de la maison de mon enfance, qui n'était déjà plus la mienne à l'époque. Il fait nuit, les persiennes sont baissées, l'éclairage de ma chambre est doux, presque tamisé. On se livre à une expérience de physique amusante : on souffle dans une espèce de long roseau tenu à la verticale vers le bas, et le déplacement d'air qui en résulte suffit à nous faire léviter comme des sages hindous au-dessus de mon lit et de mon bureau, à monter tout doucement vers le plafond au fur et à mesure que nous soufflons dans le tube. C'est un phénomène physique normal, évident, tout simple, de la physique amusante pour enfant ! D'où la cruauté du réveil.

Mais le même genre de réveil, après le même genre de rêve, peut être une libération. Aujourd'hui, mes rêves de science-fiction réelle peuvent aussi devenir d'affreux cauchemars. Il y a deux nuits, j'ai rêvé d'un fait divers qui nous arrivaient des États-Unis : une plante à fleur avait crue monstrueusement et acquis l'intelligence, pour finir par tuer quelqu'un dans son appartement. La victime portait sur tous le corps des blessures qui semblaient faites au ciseau à ongles, un détail sordide qui revient souvent parmi les inventions les plus tordues de mes cauchemars. Tout ceci était en tout point conforme à une nouvelle que j'avais soi-disant commencé à écrire quand j'étais ado, selon le rêve vous l'aurez compris. Ce crime atroce avait également été prédit, selon la même source, par des romans et des films qu'on avait considéré à l'époque comme les pires des nanars (on pouvait compter sur le rêve pour en rajouter dans la ridiculisation de ces œuvres, pourtant visionnaires). Malgré tout un ami réel ou du moins son double, avec qui je parlais de ce fait divers dans le rêve, hasardait une hypothèse terrifiante de réalisme qui liait la vie de cette plante à l'Intelligence Artificielle et à ses tous derniers progrès dont on parle de plus en plus dans les journaux. C'était surtout réaliste dans le rêve, certes, mais je commence à avoir un doute dans la vraie vie. Brrr...

Les rêves de physiques amusantes, par leur crédibilité pour une dormeuse, sont bien plus agréables que ceux de vraies science-fiction ! Mais ils ont ceci d'ambigu que les réveils frustrants le seront toujours, ce dont je ne peux pas être sûre pour les réveils libérateurs, si la réalité rattrape voire dépasse le cauchemar.

Galicie, 2015

## VII

Dernièrement, on discutait entre amis d'une page de la pop-culture, une technologie qui pour nous aujourd'hui relève du rétro, du *vintage*, mais qui à ses débuts représentait suffisamment le futur du futur pour inspirer à William Gibson le roman fondateur du cyberpunk : la borne d'arcade. Un ami me parlait d'un temps où les bornes d'arcades étaient présentes dans les fêtes foraines. Il reconnut alors que je n'avais peut-être rien connu de cela en naissant à la fin de l'année 1986 : âgé de presque deux ans et demi de plus, ce qui en faisait le doyen de notre table, il n'avait connu que la fin de cette époque.

C'est alors que j'eus une illumination :

—J'ai rêvé d'une borne d'arcade à une fête de mon école, quand j'étais petite !

C'était la seule piste vers la possibilité d'une expérience réelle mais oubliée. Je tins néanmoins à préciser que la situation de ce rêve très délirant pendant une fête d'école ne voulait rien dire : j'aurais très bien pu rencontrer cette technologie ailleurs dans la réalité. Et la machine, maintenant que j'y pense, n'était pas facilement identifiable, et vous vous doutez qu'elle n'avait rien de réaliste.

Une kermesse se tenait donc dans mon école, dans la cour du bâtiment des petits, et cette fois-là cette kermesse rêvée prenait place au sein de festivités plus larges dans toute la petite ville de Funaire, et notamment dans son grand parc de loisir et de nature, le plus grand parc d'avant la réserve naturelle, déjà à l'autre bout de la ville par rapport à l'école, et où se tenait effectivement chaque début d'été la Fête des Gens de Funaire.

Dans la cour de l'école, un homme à la gueule d'acteur de cinéma, beau trentenaire ou quarantenaire en blouson, se liait d'amitié avec l'adorable grenouille d'un jeu auquel il jouait. C'était la fameuse borne

d'arcade, mais qui tendait à se confondre avec un flipper, dans son passé, et dans son futur pas vraiment advenu à l'heure actuelle, avec une Intelligence Artificielle qui n'existera sans doute jamais, la plus anthropomorphe possible, capable d'être non seulement notre égale mais notre amie. Précisons que je n'avais jamais entendu parler des Tamagochis, même si leur mode viendrait bientôt. Cette science-fiction onirique ancrée dans le présent réalisait plutôt les rêves du conte animalier ou du dessin animé.

Leu amitié constituait l'une des trames principales d'un long rêve d'une nuit avec quelques digressions, et cette belle histoire était notamment entrecoupées d'apparitions fantastiques et monstrueuses à Funaire et ailleurs, durant ce même jour de fête entre ténèbres et lumière. Puis, à la fin, la grenouille annonçait à son ami, sans que je sache s'il s'agissait d'une faute de jeu de sa part ou s'il n'y était pour rien dans ce destin, qu'elle allait mourir, ou peut-être seulement qu'elle allait partir je ne sais où mais pour toujours, et qu'il devait lui dire adieu. La dernière image du rêve me montre le héros, dans la cour, triste et solitaire au milieu de la fête, esquissant les premiers pas d'une promenade mélancolique qui est plutôt une errance, tandis que s'élevait, avec une lourdeur encore plus mélancolique, lancinante, réduit abstraitement à trois mots chantés une seule fois, ce refrain de Françoise Hardy : *Pense à moi...* l'émotion m'éveillai sur ces mots.

Ce mélodrame était la sous-intrigue la plus sensible et délicate du rêve, quand d'autres donnaient dans une bouffonnerie presque satanique. Mais toujours perdurait une obsession pour la machine, tout en nous éloignant, de délires en fumisteries, de la piste du souvenir réel, qui n'a finalement aucune importance.

Il se passait des choses étranges pendant cette fête, à Funaire, dans les festivités du parc notamment, mais aussi dans des villes imprécises, qui pouvaient être aussi des quartiers fictifs de la même ville.

Un jeune homme au look de rappeur à casquette tombait, comme du ciel, sur le dos, figé par le temps élastique du rêve dans une posture théâtrale, plié en deux, les pieds et une main en l'air comme pour se rattraper à rien, juste devant un couple, avançant épaule contre épaule, de deux gigantesques labradors au poil très jaune, qui me faisaient l'effet de monstres (j'avais encore très peur des chiens à l'époque) ; aussitôt et le chien de gauche tournait son corps encore un peu plus vers la gauche, d'une façon peu naturelle, en provoquant un atroce grincement

métallique : les deux animaux étaient littéralement téléguidés, depuis une cabine sans fenêtres, sur une grosse console, par un personnage sinistre et inquiétant avec des cheveux longs et des joues mal rasées de grunge ou de hardos (d'ailleurs cette cabine avait une vague allure de studio d'enregistrement). D'autres monstres téléguidés hantaient Funaire, que nous devions rencontrer nous-même avec mes parents, en promenade dans le parc en fête. Nous voyions sur une pelouse trois citrouilles d'Halloween (une fête de film américain qui ne se fêtait pas encore en France, ça viendrait en même temps que les Tamagochis), posées devant un grand paravent. Soudain les voici qui s'élèvent au sommet d'un jaillissement de membres tentaculaires, bien que formant trois silhouettes à peu près humaines, et comme faites d'accordéons de papier crépons, tandis que les trois monstres poussaient des cris grotesques en exécutant une danse tout aussi grotesque. Celui du milieu paraissait le plus grand, comme un chef de cette triste bande, qui montrait peut-être trois tailles décroissantes et d'autant frappantes visuellement. Mais leurs gestes gauches évoquaient encore l'idée d'un téléguidage mécaniques, et donc les mêmes secrets louches.

Irisée, 2015

## VIII

Dans ce rêve idiot, des copains de l'école essayaient de m'arranger un coup avec une fille, une grande blonde avec des cheveux qui lui cachaient les yeux comme dans les bande dessinées de Maman qui se passent dans les années soixante.

On se promenait du côté de la halte-garderie qui se trouve à l'autre bout de la barre d'immeuble où il y a le centre social, dans le quartier des Pervenches, près du chemin rouge d'espace vert entre d'autres HLM. Dans mon rêve la halte-garderie était remplacé par un bâtiment qui était un mélange entre une gare et un centre commercial, situé en bas d'un escalier, alors que la halte-garderie est de plain-pied.

Mon date ne m'intéresse vraiment pas, parce que je préfère aller dans ce bâtiment et y faire mon bébé, en prenant une espèce de train de foire qui traverse la galerie marchande, avec des wagons bas sans murs et sans toit, mais qui est parti pour un tour de manège pour petits qui est en même temps un vrai voyage. En effet, à l'autre bout de la gare-galerie-marchande, de grandes portes de fer rouillé à double battant, comme celles d'une grange, qui prennent toute la largeur et la hauteur de la galerie, s'ouvrent, et derrière il y a un grand paysage de série pour petits avec des fleurs en papier crépon.

Ce rêve est vraiment idiot, et Papy, qui a travaillé toute sa vie dans les trains, est d'accord avec moi.

Qui-sort-l'épée, 2015

## IX

Un train fonce sur des rails suspendus très haut dans le ciel, comme des montagnes russes aussi hautes qu'un avion, et sans même de traverses entre les rails. Dans un de ses wagons-restaurants a lieu une réception dans des costumes du Grand Siècle de Louis XIV, avec des dames très rondes et des hommes maigrichons, comme j'ai vu dans des illustrations marrantes, pas dessinées de façon réalistes mais plutôt BD, dans un article sur les grands mathématiciens d'avant, dans une vieille revue de Maman.

Un moment, le train traverse un tunnel de fumée suspendu en l'air. Dans ce tunnel l'air est mortellement toxique. Aussi tous les passagers du wagon doivent retenir leur respiration pendant la traversée de ce tunnel.

Je trouve ce rêve très inquiétant, mais Papy, qui a travaillé toute sa vie dans les trains, m'a assuré qu'il était très bien et très réaliste. Réaliste, un rêve aussi bizarre !

Liane-lune, 2016

## X

Je me promène en début de soirée, qui tombe tôt, dans un quartier imaginaire de Funaire, loin, dans cette ville plutôt petite, des lieux que je connais, de mon lycée, de la ferme de Port-aux-Saules où je dors de temps en temps. D'ailleurs ces derniers lieux sont respectivement aux bord de la campagne et dans la campagne même, et là je vais vers le cœur de la métropole par des chemins impossibles. Je prend un bus qui m'emmène en une ligne droite toute aussi impossible, par une rue d'une longueur démesurée mais pourtant trop étroite pour un boulevard, vers l'autre bout de cette métropole, dans la banlieue nord, où un ami du lycée organise une soirée avec d'autres amis à lui et ses cousins dans la maison où il vit avec ses parents et ses frères et sœurs. D'ailleurs je le croise en route, il monte à un arrêt de bus.

On arrive dans son quartier, un quartier ouvrier à l'ancienne, avec des maisons de briques à la place des HLM, mais tout aussi pauvre. Ce quartier semble encore plus triste dans ce début de soirée grisâtre. Il s'y passe des choses inquiétantes. Sur la droite de la rue, près de la fin du voyage, une maison a disparue, remplacée par un terrain vague, mais où reste le muret bas autour de la maison, son portail et sa boîte aux lettres en fer-blanc. Un homme dort sur le terrain vague, enroulé dans une couverture : est-ce l'habitant de la maison ?

Pas très loin le bus tourne pour la première fois, à gauche, en angle droit, dans la rue où habite mon ami et où se passe la soirée. Juste dans ce virage, en face de nous qui arrivons du grand boulevard, une autre maison est en feu, et des flammes s'échappe une grande clameur comme un chœur de fantôme. On est heureux d'arriver au poteau de l'arrêt de bus, juste en bas de chez mon ami.

En attendant que les gens arrivent et que la soirée commence, dans ce crépuscule gris qui s'éternise, je lis dans une des chambres de la maison. C'est une très grande chambre au sol de parquet. Je lis assis sur le rebord d'un lit presque collé à la grande fenêtre, à laquelle je tourne le dos. Face à moi, à gauche de la porte qui s'ouvre tout à droite du mur, une cheminée

de marbre condamnée porte un grand miroir qui reflète la fenêtre et le lit où je suis assis. L'ensemble de la pièce est très sombre.

Je suis encore plongé dans ma lecture quand un mouvement attire mon regard dans le miroir. Derrière moi, par la fenêtre, passe une ombre inquiétante, une silhouette filiforme, à la tête minuscule et ronde, qui marche voûtée. Je me dis que je n'aimerais pas croiser cette ombre dans la rue. Puis une pensée me serre la gorge d'angoisse : je suis au troisième étage ! L'ombre est passée dans cette pièce, juste derrière moi, dans la ruelle entre le lit et la fenêtre.

Orajumeaux, 2015

## XI

On sort le soir, sans les parents, avec plusieurs garçons. On est dans une sorte de petite maison à un coin de rue, qui de l'extérieur me fait un peu penser à un commissariat. À l'intérieur, ce n'est qu'une toute petite pièce éclairée très blanc au néon, parce qu'il fait déjà noir par la fenêtre, avec au fond une pile de tapis bleus comme au fond de la salle de sport de l'école, et qui prend presque toute la place, et un couloir sombre qui commence à gauche. On s'amuse comme des fous à rebondir sur les tapis, et on rit.

Un moment, je me lève et je veux entrer dans le petit couloir sombre. Au fond, je vois une ombre filiforme et inquiétante se diriger vers moi, et elle me fait peur. Mais je me fais une raison : je crois que ce n'est que mon reflet dans miroir, au fond, dans le noir.

Qui-sort-l'épée, 2015

## XII

Mon rêve prenait la suite d'imaginations de la vraie vie sur M. et Mme Pinson. M. et Mme Pinson ma fascinent. M. Pinson, pour ceux qui ne le connaissent pas, le nouveau directeur de l'école, nous a fait halluciner quand il a remplacé le vieux M. Jouvain à la rentrée. Dommage que ça soit ma dernière année de primaire ! Il est plus jeune et plus beau que M. Jouvain, et il chante de merveilleuses chansons avec sa guitare. Et surtout, il y a ses inventions, ses machines fantastiques qu'on a vue avec l'école dans la salle d'exposition du centre culturel où il y a la bibliothèque annexe. Et ses machines, je les ai vu à la télé ! Et je l'ai entendu chanter ses chansons à la télé aussi. Je crois que c'est le plus grand inventeur de tous les temps. Je m'amuse à imaginer que la belle Mme Pinson et lui, ils vivent des aventures merveilleuses, dans l'espace, sur de lointaines planètes, sous terre, sous la mer, à la taille des insectes dans les jardins, des microbes au pieds des mousses et dans le corps humains, à travers le temps, la préhistoire, le Moyen-Âge, le futur. Mais je sais bien que c'est des histoires, que c'est mon imagination, c'est comme si j'écrivais des livres fantastiques.

M. et Mme Pinson, on les a vu à la télé pendant Nuit Debout et les manifs contre la Loi Travail. Mon tonton Albert dit que c'est des voyous, des casseurs et des terroristes. C'est pas possible ! Surtout terroriste ! Comment ils pourraient les fous qui ont tué plein de gens à Paris au début de l'année ! Je crois plutôt qu'ils sont comme Robin des Bois, qu'ils volent aux riches pour donner aux pauvres, et que c'est leur bande qui a pillé un grand supermarché à Lille il y a pas longtemps, pour donner le butin aux migrants.

Tonton Albert dit aussi que Mme Pinson est une vilaine féministe (en fait il est plus grossier, il ne dit pas « vilaine »), et il m'a expliqué que ça veut dire une méchante sorcière qui hait les hommes. C'est pas possible non plus ! Déjà, elle et M. Pinson s'aiment d'un grand amour. Et puis

comment elle pourrait faire de l'aussi bonne cuisine et d'aussi bons gâteaux pour les fêtes de l'école ? Plus tard j'aimerais être aussi belle qu'elle, avec ses longs cheveux blonds bien lisses, ses yeux bleus et son pull en cachemire rose, j'aimerais savoir cuisiner aussi bien qu'elle. Tonton Albert dit que sa cuisine de végétarien extrémiste, c'est à dire non seulement sans viandes mais sans œufs, sans produits laitiers et même sans miel, c'est de la cuisine de secte. Mais comme si on mangeait aussi bien dans une secte ! En français, Mme Pellos nous a fait lire un texte d'une écrivaine appelée Colette, qui dit que la cuisine, c'est un truc de sorcière. Je crois que Mme Pinson est une gentille sorcière du genre que j'aime bien, et c'est donc pas possible qu'elle soit une vilaine féministe comme dit Tonton Albert.

Mais tout ça, je l'ai appris bien après le rêve que je vais raconter. Parce que celui-là, il date de bien avant les manifs, avant même les attentats à Paris, quelques semaines à peine après la rentrée, peut-être avant même les vacances de la Toussaint. Mais M. Pinson était déjà directeur, on avait déjà entendu ses chansons, on avait déjà visité ses machines fantastiques et on connaissait déjà sa jolie femme et ses bon petits plats et ses bons gâteaux.

À l'époque, toujours dans la vraie vie, je suis allé comme tous les samedi après-midi au centre social des Pervenches. Sur la vitre à gauche du tunnel qui coupe le rez-de-chaussée en deux sous les trois étages, avec l'accueil à droite du tunnel pour ceux qui ne connaissent pas l'endroit, on avait affiché le texte et les images d'un conte chinois. C'est l'histoire de Petit Tang qui est triste parce qu'il ne sait pas rêver et qui parcourt la Grande Muraille dans le ciel et cherche le cheval qui apprend aux enfants à voler (dans les airs, pas cambrioler) et la jolie dame qui leur fait la cuisine.

Et donc, dans mon rêve, la jolie dame qui faisait la cuisine aux enfants, c'était Mme Pinson, et le cheval leur apprenait à voler chez M. et Mme Pinson, au fond de leur maison que je n'ai pas encore vu sauf en rêve, pendant que M. Pinson n'était pas là.

Au fond de leur maison qui était toute en longueur, il y avait une sorte de cuisine très fraîche, carrée, situé au-delà d'une marche descendante, et au fond de cette cuisine, derrière une grosse porte, il y avait une petite pièce cubique, surchauffée, les murs recouverts d'une grosse peinture marron, bosselée et craquelée. C'était là que le cheval apprenait aux enfants à voler et que Mme Pinson leur faisait la cuisine. En sortant, on prenait un bain de fraîcheur, d'autant plus que les petits objets rangés un

peu partout dans la cuisine avait le don de refléter cette fraîcheur comme les objets en général réfléchissent les couleurs, comme ils disent aux pages de sciences physiques de mon encyclopédie. La salle avait la même peinture que la salle de sport de l'école et c'est pour ça qu'elle était surchauffée. Je m'explique.

J'aime beaucoup la salle de sport de l'école où on fait les répétitions de notre pièce de théâtre, ce que je préfère au sport. Ils veulent la raser et la reconstruire en disant qu'elle est trop vieille, mais ça me ferait de la peine ! Pour ceux qui ne la connaissent pas, elle a donc cette peinture marron du rêve, bosselée et craquelée, plus un vieux plancher usé, des piles de gros tapis de gym bleus au fond avec une corde à nœuds d'escalade qui pend au-dessus à côté de la sortie de secours, à gauche. Elle est très haute de plafond, et elle est surchauffée parce qu'il y a plein de grosses chaudières et de machines bizarres sur un balcon avec une balustrade en fer forgé, à l'intérieur de la salle, sous son très haut plafond, du côté de l'entrée et des vestiaires. Ce balcon est un endroit fascinant et attirant, mais bien sûr on a pas le droit de monter, d'ailleurs l'escalier en colimaçon est toujours condamné. Mais le vestiaire, sous le balcon, est frais, carrelé et peint très jaune et très vert, et plus lumineux que la grande salle, même si ses portes-fenêtres donnent sur la même pelouse fermée par des arbres, au bord de l'école, à gauche de la salle, du côté de l'issue de secours, et pas sur la pelouse plus grande de l'autre côté, entre le bâtiment des grands et celui des petits, une pelouse qui est encore plus grande que ça parce qu'elle donne sur la cour des petits. C'est de ce côté-là bizarrement que l'entrée est plus sombre, et elle devient inquiétante en rêve. Dans un autre rêve, j'ai rêvé d'une nouvelle d'horreur façon Maupassant, avec les mêmes illustrations terrifiantes façon Kelek, où la salle de sport était hantée par de grandes ombres-fantômes derrière la vitre dépolie de la porte du vestiaire, du côté de l'entrée. J'aimerais beaucoup rencontrer Maupassant et Kelek, je crois que Maupassant est le plus grand écrivain d'horreur et qu'il sait si bien redonner de la magie noire à notre époque. Mais je suis hors-sujet, ce n'est pas de ce rêve-là que je dois parler.

Dans le rêve sur M. et Mme Pinson, donc, ce rêve finissait mal : la police forçait la porte de la maison pour arrêter Mme Pinson, le cheval et M. Pinson qui n'était pas là. Qu'est-ce que c'était que cette injustice ? Est-ce qu'il était interdit d'apprendre à voler aux enfants ? Est-ce que c'était les corrompre ? M. et Mme Pinson et le cheval étaient-ils des voyous ?

*Note d'Irisée* : le « conte chinois » n'en est pas exactement un, mais l'album de Lisa Bresner, Dong Qiang et Frédérick Mansot, respectivement autrice, calligraphe et illustrateur, *Un rêve pour toute les nuits*. En-dehors de petites confusions (la Grande Muraille n'est pas au ciel, il s'agit d'un voyage onirique à travers les quatre parties de la Chine), la rêveuse a édulcoré le propos du conte, qui est d'apprendre la calligraphie chinoise aux enfants. Je ne voudrais en aucun cas que par ma faute Lisa Bresner, grande écrivaine et sinologue tragiquement suicidée à trente-six ans, après que le même livre instructif ait fait grandir la gamine que j'étais et l'ait ouvert à une autre culture, soit réduite à une vulgaire lobotomisant de jeune fille pour un propos misogynne qu'elle n'a d'ailleurs pas tenu et qui ne relève que d'une erreur enfantine d'interprétation voire de mémoire. Et nul doute que l'intervenante au centre social des Pervenches, sans doute une bibliothécaire de Funaire (en tout cas le livre, j'en suis témoin, fait partie des collections municipales depuis sa première parution en 1999), refuserait également cette responsabilité. Quand à une supposée sottise de la jeune rêveuse, il faudrait également m'en accuser, après ma première lecture en diagonale, très distraite, à l'âge de tout de même douze ans bien avancés et non plus dix, sous le prétexte bien plus fallacieux du : « c'est un livre de bébé ! ». Ne faut-il pas finalement accepter avec placidité les erreurs, même politiques, de nos enfants ?

### XIII

Les rêves d'enfance, on a le droit ? Même les rêves de super-héros ? Dis, dis !

C'était un rêve à épisode, sur au moins deux nuits espacées dans le temps, très narratif et même très cinématographique, comme la norme de mes rêves d'enfance, et long et complexe, comme le voulait et le veut encore la tendance générale de mes rêves ; remplissant mes nuits d'un bout à l'autre, ils constituaient des sorte de longs-métrages insérés aux côté d'une série de courts.

Ce feuilleton commençait d'ailleurs sous la forme d'un film que mes parents m'invitaient à regarder à la télé en leur compagnie, quand je débarquait par hasard dans le salon, et que par conséquent je prenais en route. Par la suite l'histoire allait prendre chair et substance, devenir plus immersive.

Il s'agissait des aventures d'un commissariat de super-héros luttant contre le mal et le crime dans une grande ville américaine qui aurait très bien pu être New York. Il était dit que je ne retiendrais que des fragments de ces fantastiques aventures.

Le commissariat avait une mascotte, un magnifique et adorable labrador. Une nuit, celui-ci se faisait la belle, et deux des super-héros, un homme et une femme, un couple vraisemblablement, dont le plus bel homme de l'équipe, un véritable Apollon brun au visage adolescent, le prenaient en filature au volant de leur voiture. Ils voyaient le chien s'enfoncer dans une banlieue résidentielle à l'aspect plutôt populaire, et disparaître de leur champs de vision à l'angle d'une rue, le long d'une palissade de planches entourant une modeste maison. Soudain, d'un bond fantastique le chien franchissait la palissade, et je le voyais en contre-plongée s'étaler dans une grande flaque de boue au centre du jardin. Tandis qu'il était encore couché, un gardien peu avenant, un méchant assurément, apparaissait en face dans l'encadrement de la porte d'entrée de la maison :

un immense boxer se tenant debout comme un homme, les poings sur les hanches dans une attitude menaçante. Le molosse debout s'avavançait, toujours menaçant, et disparaissait de mon champs de vision resté fixé sur la porte. Il réapparaissait très vite, tenu en l'air par les pattes arrière, toujours en hors-champs, secoué comme une branche par une force surhumaine et sur-canine, griffant le chambranle de la porte avec l'énergie du désespoir sans réussir à s'y raccrocher, en poussant des jappements plaintifs. Il avait trouvé son maître et l'adorable labrador cachait bien son jeu !

Après des péripéties oubliées venait une des phases d'amnésie très frustrantes de mes longs-métrages oniriques, correspondant à une ou plusieurs phases de sommeils profonds entre celles de sommeil paradoxal. Nous voici déjà plongé sans transition au cœur de la nuit de la bataille finale contre les méchants, au milieu des grands buildings aux teintes étrangement verdâtres, réminiscence probable d'une bande dessinée, de la grande ville, au cœur de Manhattan ou de son équivalent. En guise de prémisses de cette bataille, je voyais le boxer de tout à l'heure, remis de son humiliation, exécuter d'immenses bonds d'un toit de voiture à un autre le long d'une grande avenue embouteillée.

Le climax de la bataille était un fantasme merveilleux de série B japonaise plutôt qu'américaine : l'assemblage du grand robot des gentils. Rouge et blanc, aux immenses yeux noirs, il s'assemblait lentement en trois parties verticales, deux latérales et une centrale, qui permettaient de constater qu'il était entièrement creux et vide, sans le moindre mécanisme et encore moins de poste de pilotage sous sa peau de métal, et il était même difficile de dire que ce robot étrange eut un arrière.

La fin du combat et de ce film devenu immersif, l'amnésie ne me permit pas d'y assister avant le réveil. Mais il restait l'épisode suivant, une autre nuit, quelques semaines ou mois plus tard.

J'y voyais notamment mon super-héros préféré de ce comico, le bel Apollon brun au visage adolescent, celui qui dans le premier épisode accompagnait la jolie super-héroïne dans la filature du chien, et qui désormais était en mission dans un désert qui semblait un désert d'Afrique. Il y rencontrait, sur le flanc semé de gros cailloux d'une butte, cette apparition fantastique : une tornade de vent opaque et brun, de dimension très modeste, surmontée d'un siège de métal sur lequel, pilotant littéralement la tornade au moyen de deux grands leviers, se tenaient une créature d'allure récurrente dans mes rêves et notamment mes cauchemars d'enfance, bien qu'ici elle soit plutôt petite alors que j'avais pu la rêver

géante tout en étant capable de variations de taille à volonté dans le même récit. C'était un humanoïde nu et asexué, d'aspect vaguement roswellien, si ce n'est qu'il avait la peau brun sombre plutôt que grise et n'avait pas les grands yeux de la créature de Roswell, semblait au contraire n'en avoir aucun sous la protubérance crânienne évoquant le rebord saillant d'un casque sous sa peau.

Dans une autre scène, un personnage connu du commissaire des super-héros se rendait dans le bureau de celui-ci pour lui annoncer une nouvelle qui manifestement n'était pas bonne. Alors le commissaire, abattu, se dirigeait, voûté et traînant de pieds, vers la grande baie vitrée qui de son vaste bureau donnait sur le rez-de-chaussée, y appuyait son front, et murmurait distinctement cette phrase aux connotations très christiques, tellement que j'hésite sur sa formulation précise :

—Venez à moi les petits cochons.

Ou :

—Laissez venir à moi les petits cochons.

Alors, à l'autre bout du monde, du fond d'un désert qui était peut-être le même que celui du pilote de tornade, fonçait une chevauchée fantastique. C'était un troupeau de dizaines et de dizaines d'énormes sangliers bruns qui semblaient montés sur roues, fonçant comme des voitures de course dans un bruit de tonnerre. Leurs quatre roues ressemblaient à des tourbillons de vent opaque et brun comme la tornade de tout à l'heure : était-ce la persistance rétinienne des mouvements de leurs pattes ?

C'est le dernier fragment que je retins de cette fantastique épopée.

Kahina, 2014

## XIV

Mon rêve mélangeait la mythologie égyptienne et la mythologie babylonienne, que j'ai découvertes il y a pas longtemps l'une et l'autre à la bibliothèque.

Au bout d'un long voyage, j'arrivai à Dilmun, le pays au bout du monde où le héros babylonien Gilgamesh rencontre le dernier survivant du Déluge (celui de Babylone, pas de la Bible). Le Dilmun de mon rêve était bien situé au bout du monde mais il ressemblait à un village français en vieilles pierres au milieu des collines, et après tous ces millénaires il avait encore les pieds dans l'eau du Déluge.

Je me trouvai maintenant dans une petite rue bizarre du village, qui ressemblait à un intérieur de maison et même à une grande cuisine, avec un long plan de travail, pas-dessus des rangements, qui coupait la rue-cuisine en deux dans le sens de la largeur et sur presque toute la longueur depuis le fond. Les portes des maisons se trouvaient sur le côté droit, chacune au-dessus de quelques marches.

Dans cette rue, je rencontrai la déesse égyptienne Isis, dans sa grande quête des morceaux dispersés du cadavre de son mari Osiris tué par son frère Seth l'usurpateur. La déesse essayait d'attirer l'attention des riverains mais elle n'y arrivait pas ; je crois que bizarrement elle n'osait pas sonner. Personne ne la remarquait et ne sortait de chez lui, et elle était désespérée.

J'eus alors une idée. J'enfilai un bonnet rouge de lutin, terminé par un grelot, et de grandes chaussettes rouges terminées chacune également par un grelot. Puis je rampai derrière le plan de travail de la rue-cuisine, du côté opposé aux maisons, de façon à ce qu'on ne me voit pas mais qu'on entende la boucan de mes grelots. Mon stratagème marchait : les gens commençait à se montrer sur le pas de leur porte. La déesse rayonnait de gratitude à mon égard, et j'étais ravie de l'avoir aidée.

## XV

Adolescente, je rêve que je me perd dans une belle grande ville à l'architecture médiévale, mais avec de larges rues pavées, parce que des villes modernes l'inspirent en premier chef.

J'y croise une connaissance récente, qui s'y promène en compagnie de ses amis : Salomon Perel, héros du film *Europa, Europa* d'Agnieszka Holland, que nous étudions en allemand, personnage réel de jeune juif s'étant retrouvé à se cacher dans une école nazie, mais ici il s'agit du personnage du film sous les traits de son interprète.

Plus profondément dans la ville se cache un endroit merveilleux. Une petite rue aboutit à une autre rue engloutie, une Rue Sous l'Eau, semblable à un petit canal. Celle-ci à droite mène vers une place à quelques distances, surplombée par un clocher d'église. Juste à côté de moi à gauche, à l'intersection de la dernière rue sèche par laquelle je viens et de la Rue Sous l'Eau, dans un coin oblique de mur aveugle, s'ouvre une porte très banale. Elle ouvre sur un passage des plus étranges : derrière commence une échelle de bois bien vernie, presque horizontale, m'évoquant un agrès que je connaissais bien enfant en séances de psychomotricité. L'échelle s'enfonce en une spirale carrée, d'une trappe centrale à une autre, à travers une enfilade verticale de pièces cubiques, aveugles mais baignée d'une clarté dont il est impossible de deviner la source, austèrement tapissée de fibre de verre. Je sais qu'elle s'enfonce ainsi jusqu'au centre de la terre, peut-être même jusqu'en Chine pour peu que mon inconscient soit resté assez enfantin.

Je descend à travers quelques pièces sur les mains et les genoux, sans ressentir de douleur, mais je n'ai pas le cœur à me lancer dans un grand voyage, et je remonte vers la surface.

Un an a passé dans la vie éveillée. J'ai compris entre-temps, avec un émerveillement candide, que le mythe arthurien est censé plus ou moins se

passer à l'époque des Invasions Barbares. Cela suffit à la fois, dans un effet de vases communicants, à donner chair à la légende chevaleresque et à enchanter une période tourmentée de l'Histoire, et l'idée nouvelle pour moi d'un Royaume des Deux Bretagne qui est aussi un Royaume Aventureux me donne une autre idée de la péninsule bretonne. Il était prévisible que la légende rencontre l'univers de fantasy historique médiévale d'une bande dessinée chère à mon cœur comme *Thorgal*, car mes rêves continuent jusqu'à l'heure présente à inventer des épisodes parfois loufoques, à anticiper ou à réécrire de façon impossible la trame de séries fictives les plus diverses, de bandes dessinées, de livres sans images, de films, de télévision, de jeux vidéos.

Je vois donc le héros viking éponyme de la bande dessinée, dans ses aventures sur terre et sur mer à travers le Royaume des Deux Bretagne et ses mille merveilles, retrouver pour mon compte la cité de mon précédent rêve, qui après tout *faisait* déjà médiévale, à défaut de l'être vraiment, et des merveilles modernes comme l'escalier fabuleux, au cinquième siècle, après tout, c'est original.

Je crois que tous mes rêves à épisodes finissent par s'enchâsser les uns dans les autres, comme les séries dérivées d'un même univers partagé, comme les cycles d'une même mythologie, et peuvent-ils se revendiquer suites officielles d'œuvres connues, comme certains artistes ont prétendu le faire consciemment par toutes sortes de série B pirates ? Toujours est-il que si je voulais poursuivre le récit du rêve à épisode que je suis en train de raconter, je pourrais inclure tous mes rêves arthuriens, puis tous mes rêves mettant en scène Thorgal, puis tous les rêves ou séries de rêves croisant ces deux mythes, et par ricochet l'ensemble de mes rêves. Il serait sage de m'arrêter là, mais comme raconter ses rêves n'est pas sage, je me contenterai d'un seul sur le célèbre Viking venu des étoiles, celui qui me vient par association d'idée avec cette question de temporalité des mythes et même de celle propre aux mythes, à leurs résurgences modernes et aux rêves.

Il fallait forcément que mon inconscient tente la blague : « Thorgal au vingt-et-unième siècle ». Elle fut très courte, et donc bonne : je vis mon Viking préféré errer la nuit dans un quartier mal famé d'une ville qui à vrai dire m'évoquait davantage le vingtième siècle que le vingt-et-unième, une ville rétro aux rues pavées comme dans d'autres bandes dessinées. Puis le héros regardait, Odin sait pourquoi, par la grille d'un soupirail, et poussait un soupir d'horreur. Pourquoi ? Il voyait dans cette cave bondée des

ouvriers réparer un compteur électrique, tous fils dehors, et croyait assister à la dissection d'un être vivant.

Je devrais vraiment essayer d'être scénariste !

Guenièvre, non daté.

## XVI

Ce rêve de mes dix ans revint plusieurs fois, à la faveur de l'écriture automatique, dans les poèmes que j'offris anonymement à Camille Contrais, et ces poèmes en sont en quelques sortes des suite oniriques dans un rêve à épisode, même si un seul fut nocturne.

Comme la caverne aux chauve-souris de ma consœur Nadiamante, la Piscine aux Échinodermes de mon rêve devenait avant tout fantastique par la simplicité frappante de son nom et de son identité, même si elle était plus littéralement fantastique au départ, mais ce fantastique relevait d'une étonnante épure, comme nous allons le voir.

Elle est apparue au moins, dans mon souvenir, deux fois sous la plume automatique de Camille Contrais : dans le poème *L'Autre langue* et dans un autre encore à paraître, voué à illustrer le morceau *Fait accompli* du groupe de rock alternatif Curve, parmi d'autres illustrations poétiques de morceaux de musique. Si le premier poème n'a retenu que le nom de l'endroit fantastique, le second représente une résurgence plus complète et reconnaissable du rêve, sous le travestissement d'un foisonnement d'images mentales. J'ai donc pensé bon de raconter le rêve originel.

De celui-ci, je n'ai retenu que deux très courtes séquences, sans être certaine de leur ordre, bien que j'ai tendance à imaginer celui que je vais suivre.

Dans une première séquence, je suivais Dieu sait par quel moyen un carrosse du dix-huitième siècle, au rythme du trot sonore de ses chevaux, à travers les rues pavées, tortueuses et en pente montante très raide d'une vieille ville médiévale plongée dans la nuit mais éclairée au bec de gaz. Des laquais en livrée se tenaient accrochés à l'arrière du carrosse, de sorte que je pouvais les voir de dos. Un snobisme m'empêche de penser que ce carrosse ait pu ressembler à la hideuse citrouille de verre du *Cendrillon* de Disney ; après tout, dans cette période précédant l'été de ma fin d'école primaire, je ne m'étais pas encore rafraîchi la mémoire sur ce film, mais en

revanche je venais de découvrir Perrault dans le texte, et de là vient la présence de laquais, car les lézards changés en laquais m'intriguaient. Il est néanmoins difficile d'empêcher cette image pop de se superposer à mon souvenir, si elle n'y était pas déjà.

La seconde séquence, dans leur ordre incertain, n'était que la lecture d'un palpitant roman illustré d'aventure et d'action, dont la maquette pastichait curieusement un très vieux et très aimé *guide des animaux préhistoriques* qui constituait un des fleurons de ma bibliothèque, ce qui signifie que les illustrations pastichaient la peinture hyperréaliste du tchèque Zdenek Burian.

L'héroïne et son compagnon se retrouvaient en fâcheuse posture. Les méchants les avaient capturés et les forçaient, de nuit, à plonger dans la fameuse Piscine aux Échinodermes, au fond du jardin de la villa où ils complotaient. Sur l'illustration en bas de double page, les gangsters se tenaient au premier plan, se délectant du spectacle qui se déroulait au fond dudit jardin, à la lisière d'un bois. L'héroïne et le héros étaient à deux doigts de plonger, comme s'ils tâtaient l'eau du pied, dans la piscine d'où émergeaient des formes tentaculaires.

L'épure du rêve avait sublimé ma passion pour les sciences et pour les animaux, en transformant la perception fascinée de l'embranchement regroupant étoiles de mer, oursins, lys de mer et holothuries, en une évocation abstraite d'abomination tentaculaires à la Lovecraft, ce Lovecraft dont bien sûr je n'avais jamais entendu parler, mais la vision ou plus exactement l'*impression* tentaculaire de la Piscine aux Échinodermes n'en restait pas moins *indicible* au réveil, car elle défiait toute rationalité.

Gelde Zora, 2016

## XVII

Un long rêve d'une nuit, un « long-métrage », emplissant si littéralement toute la nuit que c'est la seule fois où je me souviens être entré dans le rêve en m'endormant, pour me réveiller au matin sur la même aventure, nonobstant l'intrigue lâche de celle-ci. Ceci impliquait des phases d'amnésie liées aux cycles de sommeils profonds, ici, comme c'était arrivé dans au moins un autre long-métrage à la même époque de mon enfance, entre un début, un milieu et une fin, et les lacunes du rêve que je vais vous raconter étaient les plus frustrantes de mon enfance, bien plus encore que dans l'autre rêve, et celles qui m'ont le plus poussé à creuser mon imagination naïve d'alors.

Dés le début, ma petite ville de province se trouvait au cœur d'enjeux cosmiques, entre des vaisseaux spatiaux habités, des villes futuristes et de maléfiques pays lointains sous la coupe de puissants sorciers, toile au sein de laquelle des lieux triviaux comme mon ancienne école maternelle (déjà ancienne à l'époque, je précise) où le grand parc municipal de ma ville, qui m'avait toujours semblé plus grand que nature dans mon enfance, jouaient un rôle central.

Ainsi, deux enfants d'une même communauté, peut-être une famille élargie, habitant un immense vaisseau spatial, pouvaient se retrouver, dès les premières secondes du rêves, sur une des aires de jeux du grand parc municipal, au crépuscule (n'était-ce pas le moment où je m'endormais ?). Tous deux avaient leur aura d'un autre monde : si le garçon n'était qu'un type de dessin animé, de garnement aux dents pourries, en revanche la fillette était une créature féerique qui revenait souvent dans mes rêves, que j'ai notamment revue dans le jardin d'une sorte de friche industrielle peuplée d'une immense assemblée de fillettes bien humaines de mon âge. Je ne l'ai jamais vu que de dos, avec sa nuque blonde et son corps serpentin à partir de la taille, sans bras, ondoyant sous sa robe bleu ciel

tandis qu'elle chantait mélodieusement et sans paroles. Dans ce rêve elle se tenait sur la passerelle de planche du castelet comportant toboggan et agrès, et son chant se faisait détresse devant les menaces du garnement, qui finissait par la jeter de la passerelle.

La famille de la victime s'est réunie en cellule de crise dans la vaisseau où elle est rentrée en urgence à l'infirmerie, et où son jeune agresseur est rentré sans qu'on ne soupçonne son crime. Le vaisseau a pourtant l'air d'un lieu de paix, avec son intérieur presque entièrement tapissé de rose. La famille tient de façon impossible, au point de suffire à me fasciner, sur un seul canapé ; l'agresseur se tient au bord, tout penaud. Sur ce canapé, je découvre le héros du rêve : un autre personnage récurrent dans mes songes, et semble-t-il dans ceux d'autres personnes de ma connaissance, sois que nous nous soyons transmis une création de notre imagination, soit qu'il vienne d'un archétype de culture populaire, que je préférerais alors ne pas identifier ; les deux explications sont compatibles, bien sûr. C'est un jeune homme en chemise verte, à queue de cheval, mal rasé et néanmoins très beau d'une beauté virile. Tout au long de ce rêve mon inconscient ne le nommera pas autrement que *le héros*. En colère après l'acte révoltant qui a touché la famille, il se révèle capable d'agressivité quand le garnement piteusement avoue son crime, le chopant par le colback en criant : « quoi ?! ». Mais cette agressivité me semble normal dans le cadre de ce récit d'aventure.

Plus doux est le traitement de la victime, alitée (il est possible qu'alors je vois son visage, qu'elle soit « plus humaine ») dans une bibliothèque au sol couvert de gros tapis bruns et noirs, dans un encorbellement du vaisseau spatial, aux vitres donnant sur le vide intersidéral. Un homme de la communauté veille sur elle, un brun au nez aquilin que son front dégarni suffit à désigner à mes yeux d'enfants comme un vieillard ; il lui chante en anglais une berceuse sirupeuse, qu'il finit par chanter aux vitres, d'une façon très théâtrale et très cinématographique, mon regard s'éloignant peu à peu de l'extérieur de l'encorbellement, laissant les derniers mots : « ...to youuu... », se perdre dans l'espace où commence le fracas d'une bataille entre vaisseaux...

Le rêve commence dès lors à se disperser en saynètes, comme il fera entre la seconde amnésie et le réveil. Dès la première phase les saynètes commencent à virer à la parodie du genre héroïque, que ce soit du côté du « héros » ou des « méchants ». Le rêve me livre le secret des crimes perpétrés par des enfants, sans même que j'ai vu *le héros* enquêter. C'est un puissant sorcier, une espèce de Seigneur des Ténèbres de récit

fantastique, qui hypnotise les enfants de sa seule parole, comme je l'imagine d'un gourou de secte maléfique. Il siège sur un trône, sur une estrade, dans une grande salle où les enfants sont assis par terre pour l'écouter, comme les fidèles d'une secte ; ils sont en outre singulièrement privé d'individualité, ombres noires en plein jour, sur le lino blanc, devant les grandes baies vitrées. Mais cette mascarade ne peut apparaître que comme une parodie de mon point de vue d'adulte ; d'abord, elle a lieu dans la salle de spectacle et de réception de mon ancienne école maternelle, où en terme de gourou nous étions au pire fascinés par le Père Noël ; ensuite le sorcier lui-même ressemble au pire du kitsch de la culture populaire, et il est difficile d'imaginer qu'il ait pu être effrayant même à l'époque ; aussi ne vous le décrirai-je pas et vous laisserai y coller toute image qui, selon votre choix, vous fait rire adulte, vous terrifiait enfant, où l'inverse ; je raconterai plus tard comment ce spectre de carton-pâte a pu retrouver un peu d'effroi ; enfin l'armée des enfants ne fait guère peur elle-même quand le sorcier, à la fin de son discours, l'envoie en mission : leurs ombres sortent de la salle dans une joyeuse débandade, faisant des roulades sur le lino, criant, riant, comme si le crime était un jeu.

La parodie héroïque reste dans ma petite ville tout en retournant vers le parc municipal, à travers une double saynète dont le rapport avec l'intrigue principal est plus qu'obscur, pour ne pas dire douteux. Dans la première saynète, une bande de garnements me met au défi de monter au sommet d'un *escalator qui ne mène nulle part*, soit à l'origine un simple gag de la série *Les Simpsons*, où les usagers de l'escalator tombaient réellement à grand cri dans le vide. Ici, après avoir relevé courageusement le défi, je me vois de l'extérieur (bonjour la sensation forte !) découvrir au sommet une vue merveilleuse de prés et de boqueteaux vallonnés, le parc municipal magnifié, avant de me voir tomber tout doucement, en vol plané, dans un grand cri d'effroi et d'extase mêlés, dans un pré où de très nombreuses personnes s'ébattent dans une atmosphère de paradis antique.

Dans les environs immédiats du pré, dans le même parc, la seconde saynète ressemble à une parodie anarchiste, ce serait presque un récit de rêve pour fanzine punk. Au fond d'un boqueteau, dans une allée encaissée, près du mur d'enceinte du parc, se tient un conciliabule d'honnêtes gens en longs voiles blancs de dignitaires saoudiens, que mon inconscient décidément taquin ne me désigne pas autrement que comme *un groupe de musulman*. Rien n'a suggéré à mon inconscient d'enfant, sans même parler de l'adulte, que ce conciliabule d'honnêtes gens ait un quelconque rapport avec le complot maléfique tramé dans la ville et dans toute la galaxie, de

sorte que la scène qui suit n'est rien d'autre qu'un très beau moment d'absurde. Un autre personnage que mon inconscient désigne lui aussi très simplement comme *un héros*, bien qu'il n'ait *a priori* rien à voir avec le bel homme en chemise verte et queue de cheval, mais s'agit-il d'une de ses métamorphoses ? *un héros* qui n'est rien d'autre, d'apparence et de costume, qu'un clone parfait de Superman, arrive à pied dans le boqueteau, se tient à distance respectable du groupe, appuyé d'une main à un arbre, et de sa voix qui porte au loin il exhorte *les musulmans* à se laisser remplacer par *un chien policier*. Et peu de temps après, dans l'allée où se tenait le conciliabule on ne voit plus qu'un berger allemand trottant la langue pendante, comme en surplace, figé qu'il est dans le temps fluide du rêve, en direction de l'endroit où se tenait *le héros*.

C'est après ces dernières saynètes mémorisées, qui laissent néanmoins l'impression d'un tissu d'intrigue plus dense, que commencent l'amnésie la plus frustrante et stimulante à la fois de ma vie onirique, stimulante au risque d'induire des souvenirs d'ailleurs, mais l'adulte sait ce qui est crédible. De l'intrigue oubliée je peux seulement déduire ceci : le héros, le bel homme en chemise verte et queue de cheval, s'est associé à un acolyte que mon inconscient ne nomme pas autrement que *l'idiot*, et le héros et l'idiot sont partis en Croisade contre le puissant sorcier, dans son lointain pays ténébreux et il a sans nul doute emmené son armée d'enfants.

L'amnésie me laisse débarquer sans transition sur l'image de l'idiot pris d'une crise de terreur très comique, les deux mains sur le cœur, devant une vision encore dérobée à mon regard, avant que je ne la voie par le sien. Il se tient sur une scène de théâtre, devant les rideaux des coulisses : il s'agit en réalité du vaisseau-théâtre où le héros et lui terminent actuellement leur périple (rien n'a influencé cette idée étrange de vaisseau-théâtre, en tout cas pas la bande dessinée *Philémon* de Fred, dont je n'avais jamais entendu parler). Je vois ce qui l'effraye, sans forcément le comprendre. Devant la scène, la salle de théâtre, plutôt petite, ne contient aucun siège mais seulement les composants gigantesques d'un circuit imprimé géant (ça, par contre, ça ne sort pas de nulle part : certains plans à effets spéciaux d'émissions high-tech savent impressionner vos yeux d'enfants). Derrière, à l'emplacement où devrait se trouver le mur du fond, d'autres rideaux sont ouverts sur toute la largeur et la hauteur du vaisseau-théâtre, et laissent entrer la lumière de la pleine lune dans une nuit très claire. Depuis la grande hauteur où plane le vaisseau-théâtre, s'étend une cité déserte, située comme je le devine aux abords de l'ancre du Mal. C'est

un labyrinthe de bâtiments bas, sans fenêtres, aux murs blanchis à la chaux, aux toits de tuiles bleues, évoquant des garages ou de petits entrepôts. Les espaces tenant lieu de rues entre ces bâtiments sont recouverts de gros cailloux, comme dans certaines cours. Un paysage très industriel, en somme.

Le héros marche déjà vers son destin à travers la cité, ayant semé l'idiot dans le vaisseau-théâtre. Son chemin l'amène à passer devant une grande porte de garage en tôle ondulée. Voici que celle-ci s'ouvre d'un seul coup à la verticale, faisait sursauter le héros, tandis qu'un dragon en sort, littéralement, comme un diable à ressort de sa boîte, au point que je pense qu'il est réellement sur ressort. Il est pourtant bien vivant, vaguement effrayant avec ses yeux de braise orangée sans iris ni pupille, tranchant sur sa peau vert claire. Il n'a aucune volonté d'inspirer la terreur, mais seulement le respect : c'est un sage. Il tient au héros un discours dont je ne sais pas un mot, ce qui en préserve la dramatique cinématographique autant que l'impression de sagesse profonde : nul doute que le héros en tirera de précieux enseignement pour vaincre le Mal. Enfin le sage dragon de conclure en ces termes :

—Si tu as besoin d'aide, appelle Epilsor.

Et de rentrer aussitôt à reculons dans son antre, sous la porte de garage qui se referme sur lui.

Une nouvelle amnésie me frustre du combat final contre le Mal. Me voici déjà devant le fait accompli de la victoire et du retour du héros, et sans aucun doute par la même occasion de l'idiot dont je perd déjà la trace. Le rêve s'éparpille à nouveau en une suite de plus en plus lâche de saynètes, de sorte que d'encore à peu près cohérent il me donnera l'impression de s'effiloche jusqu'au réveil.

Le héros est revenu brisé, traumatisé de son combat, heureusement épaulé par un personnage qui n'apparaît que maintenant, sa jolie épouse. Dans ce monde en paix, ils errent dans leur ville de résidence, une cité futuriste, bien qu'à la fois terrestre et contemporaine de ma petite ville, le héros indifférent aux merveilles clinquantes de cette ville qui peut se livrer en toute insouciance à ses plaisirs. Dans les confidences à son épouse, le grand sorcier est plus effrayant, quand on en parle au lieu de le voir, plus effrayant en mots qu'en images, à plus forte raison quand les uns et les autres *ne correspondent pas*.

Le Mal pouvait encore laisser des traces, des poches de résistances. La police vient de mener une perquisition, de nuit, dans la cour d'une espèce de corps de ferme perdu dans le tissu suburbain. Le tenancier, un homme dégarni en complet gris usé, n'a rien à se reprocher : la police libère les lieux, le laissant sur le seuil.

L'homme rentre dans le bâtiment, s'approche des énormes barriques qu'il renferme : sommes-nous dans la cave d'un sommelier ? Puis il paraît se raviser, fait demi-tour pour sortir, traverse la cour et la barrière qui la ferme et s'enfonce dans une nuit impénétrable, où seule sa silhouette est visible, comme éclairée d'un projecteur. Il gagne une souche d'arbre creux à qui fait à peu près sa hauteur, percée d'un trou rond, et dans cette ouverture il glisse son bras presque jusqu'à l'omoplate. Comme brûlé, il retire son bras et recule. Yeux de braises et crocs menaçants, voilà qu'Epilsor surgit de la souche et poursuit l'individu louche, qui s'enfuit dans une course désespérée d'une démarche grotesque, petits poings serrés, non pas poursuivi vers son corps de ferme mais dans la direction opposée, vers nulle part, dans une obscurité impénétrable que percent seulement quelques gyrophares de police lointains comme des météores.

Le rêve s'effiloche finalement en deux dernières saynètes au lien une nouvelle fois obscur avec l'intrigue principale, et qui à nouveau qui me concernent directement.

Je suis d'abord à l'arrière de la voiture de ma mère. Nous roulons à travers une zone industrielle ou commerciale, dans les derniers instants entre la nuit et l'aube dont la grisaille est encore plombée par une pluie diluvienne, par du brouillard peut-être. Soudain la voiture de ma mère dérape. Avant d'avoir le temps de comprendre ce qui se passe, nous nous retrouvons à l'intérieur d'un grand entrepôt en bois aux allures de grange. La voiture a décrit un arc de cercle parfait, notre pare-choc fait face à la porte ouverte de l'entrepôt, à la lueur grise de l'aube et aux trombes d'eau, au brouillard peut-être. Nous sommes sain et sauf, sans une égratignure.

(Dans la vie réelle, ma mère, conductrice pour le moins nerveuse, a passé sa vie, tant qu'elle pouvait encore conduire, à accumuler les accidents de voitures, mais sans blesser personne ni être blessée. J'ai dit plusieurs fois en plaisantant qu'elle était protégée par Saint-Christophe, sans même prier ce saint, placer son effigie dans sa voiture ni lui vouer quelque culte que ce soit, bien qu'elle ait ses superstitions. Je n'ai aucune explication rationnelle à cet été de fait, et en chercherait encore moins

d'irrationnelle : peut-être n'y a-t-il aucune explication à chercher, cela est, c'est tout, même si ça ressemble à un rêve).

Je suis maintenant en classe, très tôt le matin, il fait encore un peu sombre, assez pour allumer la lumière, peut-être parce que le temps est très mauvais. La classe est bruyante, personne n'entend le radotage de l'institut qui va et vient en lisant la leçon ou la dictée sans nous regarder. Le pitre de la classe va et vient lui-même entre les tables, accroupi comme pour se cacher. J'ai le corps tourné vers la voisine de table assise juste derrière moi, à lui raconter avec passion la grande épopée du héros de l'idiot contre le Mal. Rien dans l'expression de ma voisine ne permet de dire que ce récit la passionne.

Soudain, alors que je me retourne dans la direction du tableau, la main du pitre de service surgit de dessous mon pupitre pour y plaquer un cahier, et une voix me rappelle aux devoirs du réel. C'est le signal du réveil.

Anonyme, non daté.

**Annexe :**

**Références poétiques**



Tout comme l'un au moins des précédents fragments retranchés inclus dans l'édition en deux volumes de *Vieille ou Nouvelle Aventure*, et de façon cette fois explicité dans le texte par les rêveuses, certains de ces récits éclairent la genèse de poèmes de Camille Contrais, pseudonyme collectif du Groupe Surréaliste du Radeau. Les Presses du Radeau donnent ici les références dans la forme actuelle de leur maison d'édition, série d'humbles fanzines antidatés qui survivent aux Presses historiques.

*Légende déchiffrée sur un rouleau de verre* est lisible dans le recueil *La Mort du pinson chevalier* (les Presses du radeau, 2021).

*L'Autre langue* dans le recueil *Le Miroir désarticulé* (les Presses du Radeau, 2022)

Le poème sans titre illustrant le morceau *Fait accompli* de Curve est lisible dans le recueil-concept *Radio pirate : bande-poésie originale pour rêves rock et cauchemar pop* (les Presses du Radeau, 2024).

